

LA BEEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, New Orleans, Louisiane.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Un Soir.... Francette La princesse Clémentine de Belgique "Souvenir intime." Le Portugal d'Hier. L'Aurore, poésie. Cuisine. La Comtesse Germaine feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité etc. etc.

Mort d'un homme politique.

Les Démocrates de New York viennent de perdre un de leurs anciens leaders, un de ceux qui parurent haut et ferme leur drapeau et dont la carrière fut des plus mouvementées, David Bennett Hill.

Nous avons dit hier les circonstances qui ont entouré la mort de l'homme éminent qui atteignit les plus hautes sommets de la carrière qu'il avait choisie, parce qu'il se sentait parfaitement conditionné pour la parcourir; il savait y reconstruire des succès. David Bennett Hill débuta modestement dans la vie comme avocat; et il ne fallut pas longtemps à sa forte personnalité pour s'imposer à l'admiration de ceux dont il allait devenir le chef.

Où n'a pas oublié le rôle important qu'il joua dans plusieurs circonstances au Sénat; son effort pour faire abolir le contrat de l'Etat pour l'emploi des prisonniers de l'État; et sa participation aux travaux du comité judiciaire chargé d'une enquête relative à la conduite scandaleuse de certains juges de Cité de New York; M. Hill avait pour collègue sur ce comité M. Samuel J. Tilden.

Hill fut la face dirigeante du Comité Exécutif National du parti démocratique pendant des années; il en avait accepté la présidence. Avant de se retirer de la vie publique active, il fut en quelque sorte le parrain de la candidature du juge Alton B. Parker à la présidence de la Nation.

C'est après cette campagne qu'il avait dirigée avec zèle, qu'il abandonna l'arène politique pour se consacrer entièrement à l'exercice de sa profession. Hill mourut laissant un nom que ses adversaires politiques ne ternissent pas. Il a eu son heure de popularité nationale, de célébrité; et le silence s'était fait autour de lui depuis que l'attention publique s'était détournée de lui; il en va ainsi pour tout et pour tous en ce monde.

Larmes de Reine Larmes de Mère

Conversation avec Mme Olga de Moraes Sarmiento

En apprenant les événements qui, en ce moment, bouleversent le Portugal, notre première pensée a été pour la reine Amélie, la reine-mère, pour cette noble fille de France dont les voiles de veuve cachent le diadème royal et dont la tendresse maternelle doit se dérober sous le devoir royal.

Nous sommes allées demander à l'une de ses filles les plus dévouées, à Mme Olga de Moraes Sarmiento, la très distinguée femme de lettres portugaise, quel était l'état d'esprit de la Reine Amélie lors de la dernière visite qu'elle lui fit, à Lisbonne, il y a un mois.

Comment j'ai trouvé mon auguste souveraine? Mais moralement triste, hélas! comme je l'avais laissée... et combien changée! Elle, dont le sourire si doux accompagnait toutes ses phrases, jadis, elle ne peut aujourd'hui quitter son expression de gravité, de douleur.

—Assurément. Cependant, la courageuse femme se laissait rarement aller au désespoir. Quand le Roi passait dans les rues et qu'il était acclamé par le peuple, elle se précipitait à sa suite, son cœur se battait; "Ecoutez! écoutez!" disait-elle, "on crie: Vive le Roi!"

—Et le jeune monarque, prenait-il conseil de sa mère? —Toujours; ils s'adoraient et ne décidaient rien l'un sans l'autre... Ah! s'ils avaient été les maîtres! On a accusé la reine Amélie de cléricalisme outré... rien n'est plus faux. Elle est catholique pieuse, mais c'est une conscience très éclairée... Oh! ces conseillers... je les hais!

—Et les beaux yeux noirs de mon interlocutrice lancent des éclairs. Je voudrais savoir à qui va cette haine.

—Vous ne m'en nommez pas un seul qui conseillent si maladroitement? —Non; je ne le puis. Je dois me tenir dans une sage réserve; mais ce que je puis vous dire, c'est que, sans ces gens-là, on adorerait le jeune Roi, l'ami des très libéraux! à Lisbonne comme on l'adore en province. Car je l'ai vu, moi, dans ses voyages, porté par la foule qui l'ovationnait, s'approchant de sa voiture pour lui jeter des fleurs, baisser sa main. Les gens du peuple allaient jusqu'à arracher les boutons de son uniforme pour les conserver en précieux souvenirs.

Il se réjouissait, ce pauvre Dom Manoel, d'aller prochainement à Murça, chez le marquis de Valfôr, dans le Nord du Portugal, où les populations préparaient des fêtes somptueuses pour le recevoir. —Il devait aussi aller visiter les divers sanatoriums installés un peu partout par la reine Amélie pour soigner les tuberculeux, car cette souveraine, que l'on dit excisée du peuple, est au contraire bénie par beaucoup de ses sujets pour la noble tâche qu'elle s'est donnée d'accomplir, de détruire à tout jamais, à force de soins, l'hérédité tuberculeuse en Portugal. Je le dis et le répète, c'est l'entourage de quelques ambitieux fœnés qui a amené le peuple au désespoir de république.

—Mais la Reine et son fils ont pourtant de véritables et fidèles amis autour d'eux. —Sans doute. Et des hommes de valeur, comme le comte Sabugoza, chambellan, un homme intègre, écrivain de talent admiré de tous les partis; le colonel Costa, belle âme loyale dont on n'a peut-être pas assez suivi les conseils.

—La Reine et le Roi déposent leur courrier chaque jour. La Reine répond elle-même quelques fois aux lettres qu'elle reçoit, tous les matins. A partir de deux heures, elle reçoit chaque jour, se montre gracieuse et compatissante avec tous... mais, encore une fois, elle ne peut faire ce qu'elle veut.

—Et le Roi? —Le Roi s'occupe des affaires durant la matinée; il donne des audiences l'après-midi, fait une promenade et, aussitôt rentré, s'enferme dans sa chambre et, pendant de longues heures, fait de la musique. Il joue du Schumann, du Beethoven, du Chopin, du Bach, du Gluck. Ses livres préférés sont des biographies de musiciens et de la littérature française. Il avait récemment sur sa table l'ouvrage de Romain Rolland sur Beethoven et la "Poignée vivante des frères Musias-Ary Leblond. Souvent il retient à dîner son professeur de piano M. Rey Colaço et M. Pedro Blanch, un violoniste distingué. Et le soir, tandis que la Reine fait son bridge avec ses intimes dans le petit salon orné des portraits du roi Carlos et de la Reine par le peintre italien Corcos, le monarque joue du Debussy ou du César Franck avec ses deux amis.

—Sur ces mots, Mme de Moraes Sarmiento se lève et comme je le remercie de sa confiance elle me

dit: —Prouvez-moi votre gratitude en m'apportant des nouvelles de vous en avertis. Nous sommes beaucoup, nous sommes inquiets, ici, et nous sommes inquiets! BERTHE DELAUNAY.

LA RENAISSANCE DU BRIQUET.

An restaurant, au music-hall, sur un trottoir, dans une voiture, un homme approche de sa cigarette éteinte une petite boîte de métal. Il presse un bouton, et l'étincelle est suivie d'une flamme. Plus d'allumettes. On ne se sert aujourd'hui que de briquet, écrit un chroniqueur parisien.

C'est une résurrection. Le briquet était une sorte d'antiquité. On voyait un vieux chasseur, ayant pris à l'heure le ton de la terre en novembre, tirer de sa poche une petite boîte d'où pendait un cordon jaune, tourner une mécanique, frapper l'aiguille d'un silex: c'était un manœuvre assez préhistorique que la charge en quatre-vingt dix-neuf temps. Sur ce briquet, l'allumette sembla un progrès. Elle en était un en effet. Mais par malheur les citoyens français étaient condamnés à user d'allumettes Françaises.

Ils avaient même le choix entre deux sortes de ces allumettes. Le gouvernement de la République leur tendait de la main droite une boîte d'allumettes bougies, de la gauche une boîte d'allumettes en bois, l'une ou l'autre pour dix centimes. S'ils prenaient les allumettes en bois, ils trouvaient dans une boîte légère quelques menues échardes brisées, qu'on avait oublié de tremper dans la pâte. Quelquefois, comme tout arrive, un peu de cette pâte avait cependant adhéré à l'extrémité d'une arête. On la froissait et elle se détachait avec une rare perfection. Quelquefois cependant elle jetait un éclat blanc et s'éteignait aussitôt.

Les citoyens français achetaient alors une boîte d'allumettes bougies. Celle-ci est pour caractère de ne point s'allumer. Il froissait vingt fois la pâte rouge; la cire mollescit entre les doigts, et le tout fondait en bouillie. Cependant les économistes l'ont vainement dans leur sagesse l'impôt indirect, le seul qui se pèse point à la population, et qu'elle paie sans le remarquer. Il est certain qu'elle payait sans y prendre garde. Si un impôt de deux sous avait été mis sur chaque cigarette, on aurait entendu de beaux cris. Il n'était pas mis, mais il était perçu. Il est vrai que les fumeurs impatientés allaient une cigarette à l'autre et fumaient sans s'interrompre, pour ne pas avoir à froter une autre allumette. Mais à cette continuité, les hygiénistes bravaient. Enfin les briquets ont reparu.

La mode en un clin d'œil a été universelle. L'Etat, qui sert mal, mais qui a seul le droit de servir, s'est effrayé. Il a interdit certains systèmes. Rien n'y a fait. Pour avoir trop vendu de mauvaises allumettes, il a cessé d'en vendre. Il y a des briquets faits d'une roue qui tournent quand la boîte s'ouvre frappe un métal dont l'étincelle allume une mèche enduite de benzine. Il y en a de plus simples, de forme cylindrique. Il y en a aussi six ou sept modèles. Leur succès est fait du mécontentement commun. Il est vrai qu'aux-mêmes ne sont point parfaits. A la première de "M'Amour", si Mme Béjane a eu le regret de voir les machinistes baisser le rideau de fer et emporter la manivelle, M. Da-

boso a eu celui de voir un brigand lui refuser le service en pleine rue.

Vente de vieux navires français.

Paris, 12 octobre.

Le ministre vient d'ordonner la remise aux Domaines, pour leur vente, des cuirasses "Magenta" et "Amiral-Baudin", ainsi que du transport "Annamite". Ces deux cuirasses dataient de plus de vingt ans; le transport était plus vieux encore. Tous les trois encombraient nos ports et ne pouvaient plus être d'une grande utilité. Leur radiation sur la liste de notre flotte ne nous causera aucun préjudice. Il est seulement regrettable que les Turcs, devenus, comme on sait, amateurs de vieilles carasses, ne nous les aient pas achetés. On aurait pu les leur céder à bon compte. Et cela aurait fait quelques millions—pas beaucoup—de plus dans la caisse de l'Etat.

Nous ne bâtonnons donc pas la mesure prise à l'égard de ces trois bâtiments par l'amiral de Lapeyrière. Toutefois, nous voudrions signaler l'anomalie qui permet au ministre de la marine de rayer, de son propre mouvement, de sa seule volonté, telles unités de notre flotte qu'il juge inutilisables, alors qu'il lui est interdit de mettre en chantier, sans une loi formelle et spéciale, tel bâtiment qu'il peut estimer nécessaire à nos forces navales.

PLACES FORTES.

Le docteur Morrieon, correspondant du "Times" à Péking, a traversé toute la Chine et tout le Turkestan pour revenir en Europe par la Russie. Entre Kaeschgar et la frontière, il a eu l'occasion de visiter plusieurs fortifications chinoises et la peinture qu'il en fait contraste singulièrement avec les dures des journaux russes qui souvent signalent dans ces parages la redoutable activité militaire des Célestes. La principale citadelle sur la route de Kaeschgar à Anitchan porte le nom d'Oolongoch. Elle est située à 20 milles anglais de la frontière, elle est indiquée sur toutes les cartes russes comme une place de premier ordre. Le docteur Morrieon, à sa grande surprise, trouva un petit fortin en terre battue construit au niveau de la plaine et dominé de tous côtés par les montagnes. "Au dedans", c'était le désordre et la ruine. La garnison se composait de quatre soldats, dont deux chassaient dans la campagne quand je me présentai; dont le troisième, en caleçon et en chemise, cultivait des oignons pendant que le quatrième, assis dans la cuisine, jouait de la cithare. Aucun d'eux n'avait d'uniforme; sordides et dégarnis, ils n'avaient pour toutes armes que de vieux sabres rouillés, suspendus au mur d'une chambre." Quatre Kirghis, établis sous quatre tentes, formaient un peu plus en arrière la seconde ligne de défense; ils n'étaient pas mieux équipés. Toute cette troupe vivait misérablement, se nourrissant d'oignons, buvant l'eau crasseuse et vaseuse d'un étang. "Je n'ai point de compétence, ajoute le docteur, en matière militaire; mais je crois que cette place forte ne résisterait pas à l'assaut de trois vieux soldats armés de manchettes à balais." Dix huit milles plus loin, M. Morrieon visita un second fort nommé Yekio. Il y trouva une garnison égale qu'il sent grand peiné à réveiller de son rêve d'opium. Il y parvint

cependant; mais il eut beau interroger les militaires, il ne put jamais tirer d'eux que cette phrase: "Avez-vous de l'opium?" Le docteur en conclut que l'armée chinoise n'a pas beaucoup d'idées. Mais quel guerrier d'Europe, parlant à un civil, ne lui demande pas bientôt s'il n'a point une sibiche?

THEATRES. TULANE.

Mlle Margaret Anglin et sa troupe donnent aujourd'hui au Tulane les deux dernières représentations de "The Awakening of Helena Richie".

CRESCENT.

"The Newlyweds" continue à faire de très belles salles au Crescent. Ce soir dernière représentation. Il y aura foule.

ORPHEUM.

Toujours grande affluence à l'Orpheum, grâce au talent des nombreux artistes qui exécutent le programme de vaudeville.

Le Cirque du Ranch 101.

C'est aujourd'hui que le cirque des Frères Miller, connu dans tous les Etats-Unis sous le nom de cirque du Ranch 101, donnera ses deux premières représentations à la Nouvelle-Orléans à 2 heures de l'après-midi et à 8 heures du soir. Ce cirque, véritable ville roulante, est arrivé dans le courant de la nuit et dressera ses tentes dès les premières heures de la matinée sur le terrain neutre de la rue du Canal, près du dépôt des tramways. A 9:30 heures le personnel du cirque, qui compte plus de cinq cents exécutants, se réunira devant la tente principale, puis défilera en cortège sur la rue du Canal. Le cirque des Frères Miller est un des mieux connus dans notre ville et ses représentations sont toujours très suivies. On y voit entre autres de nombreux cowboys et cowgirls, excellent au maniement du lasso et au dressage des chevaux, des indiens des vaqueros mexicains, etc. Ce cirque comprend aussi près d'un mille de chevaux de toutes races, depuis le pur sang arabe jusqu'au poney nain. Le Ranch 101 restera deux jours à la Nouvelle-Orléans, samedi et dimanche, et donnera en tout quatre représentations.

ACCIDENT FATAL.

Mme Chas Silva, demeurant rue N. Remparts, 1017, a été victime d'un accident dont les suites ont été fatales hier matin. Elle se promenait avec ses deux enfants, un garçon de six ans et une fille de quatre ans, lorsqu'elle est tombée, se fracturant le crâne. Elle a été aussitôt transportée à l'hôpital, où elle a succombé à ses blessures quelques heures plus tard.

Administrateurs de l'Hôpital.

Les administrateurs de l'Hôpital de Charité se sont réunis hier soir sous la présidence de M. Vainot. La question des fonds pour l'entretien de l'hôpital a été longuement discutée et il a été décidé qu'à la prochaine réunion du bureau un mémoire indiquant les besoins de l'institution serait préparé pour le renvoi au conseil municipal. Dans son rapport le chirurgien en chef, le docteur Danna, fait un exposé détaillé des améliorations accomplies depuis le mois dernier. Les plaçards en bois ont été remplacés par du marbre et les murs des couloirs ont été repeints. Les dortoirs pour les gens de couleur qui se trouvaient anciennement au rez-de-chaussée ont été installés au troisième étage où sont internés tous les patients noirs. Au cours du mois dernier 953 malades ont été admis et 884 ont été guéris portant le nombre des malades actuellement dans l'institution à 823. Pendant le mois la mortalité a été de 113. La clinique du dehors a donné une moyenne de 727 consultations et l'ambulance a répondu à 151 appels.

LA TEMPERATURE.

La température qui s'est sensiblement abaissée hier descendra encore de quelques degrés dans le courant de la nuit, et si les prédictions de la Station Météorologique se réalisent, la journée du 22 octobre, nous amènera le premier froid réel de la saison.

Cette baisse de température, sans avoir rien d'excessif, sera néanmoins très sensible comparativement aux journées très chaudes dont nous avons été favorisés depuis le commencement du mois.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$108.00. 6 mois \$54.00. 3 mois \$27.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00. Un an \$25.00. 6 mois \$12.50. 3 mois \$6.25.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans toutes les éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL, ou par TRAITS SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY PREMIÈRE PARTIE DEUX FRÈRES ENEMIS. XII. AUTOUR D'UN MYSTÈRE (Suite) Cela, il le savait!.... Il y avait réfléchi! Et, ayant réfléchi, il n'avait

pourtant pas hésité.... Et elle se rappelait ce qu'il lui avait dit, dans la grandeur de son cœur, lorsqu'elle lui avait avoué sa grossesse, lorsqu'elle lui avait crié: "Aimer l'enfant de Lillenthal, est-ce que ce ne serait pas aimer l'âme infâme de mon bourreau?"

Lui, si noble, si généreux, si tendre, avait répondu: —"Plus rien d'existe qu'un souvenir, plus rien au monde qu'une promesse, celle que j'ai faite, celle que j'ai reçue de toi: s'aimez, Joëtte, s'aimez malgré tout!"

Et elle avait juré, elle s'était engagée de nouveau.... "Je t'aime, mon Renaud, je t'aime malgré tout!" Et dans l'étoignement, en cette minute précise, à travers l'espace qui séparait le cabinet du juge d'Instruction de la cellule où Renaud pensait à elle, Joëtte comprenait, entendait que le jeune homme lui réclamait l'accomplissement de sa promesse, la forçait, enfin, à prononcer les mêmes mots, à faire le même mensonge, à prêter le même engagement formidable pour l'avenir.... Elle devenait faible, hésitante. Le juge attribuant cette émotion à l'alarme de sa pudeur, si elle était comble, ou à la honte qu'elle éprouvait de la lâcheté com mise contre elle! Il dit, doucement: —"Vous pouvez parler sans crainte...."

Où, où, je parlais, il le faut.... Je vote bien que je ne peux plus me taire.... —Renaud a menti, n'est-ce pas ? —On eût dit que tout croissait sous elle. Dans un grand élan, elle prononça: —Renaud n'a pas menti!

—Alors, vous avez bien passé avec lui ces deux heures de nuit? —Aveo lui... dit-elle plus faiblement encore, — avec lui, dans la solitude et les ténèbres... —Et vous lui avez appartenu? —Mourante, les yeux clos: —Je suis sa maîtresse.... depuis ce soir là!....

Elle se couvrit le visage avec les mains comme pour cacher sa honte. En réalité, elle cachait une pâleur extrême, celle de l'épouvante, car ce n'était pas l'image de Renaud qu'elle venait de revoir: —C'était celle de Lillenthal!.... Elle venait de mentir, mais sans avoir la pensée de profiter plus tard de son mensonge. Elle venait de répondre au dévouement de Renaud, mais avec la ferme décision de ne jamais révéler à ce jeune homme l'héroïsme qu'elle avait subi d'un autre.

—Et vous ne vous êtes pas dévoués à lui-même, pour couvrir l'infamie d'un autre. —See mains d'absolument. —See yeux étaient pleins de larmes. —M. de Saint-Oest s'y trompa. —Il crut que c'étaient des larmes de honte, regrets de la faute commise.

C'étaient des larmes de joie!... Le sublime sacrifice de Renaud voulait cacher, à tous, le dés honneur, bientôt rendu public, de la pauvre enfant, se sacrifiant à elle pour lui épargner quelque chose d'amour à lui donner.... elle se sentait si inférieure qu'elle demandait quelque chose d'impossible et d'immense, afin de regarder par-dessus la distance de lui à elle, par un dévouement d'elle-même à son tour....

—Oh! Renaud! mon Renaud! que pourrais je jamais pour toi? —Lorsqu'elle sortit du cabinet du juge, elle resta pourtant indécise et triste: —Al-j bien fait?... Mon devoir n'était-il pas de refuser ce dévouement, à quelque chose de ce genre le malheur de Renaud? —Fais une consolation dans les affres torturantes de ces incertitudes.... —Alors, il fallait mentir.... Car, si j'avais pas menti, c'était la laisser condamner et l'enfermer mortel dans un bagne.... Non, non... S'aimez, s'aimez, malgré tout!.... Oh! je l'aime, plus qu'aucun homme n'a jamais été aimé....

—Huit jours après, Renaud était remis en liberté. —Il bénéficiait d'une ordonnance de non-lieu. —Quand le noyé apprit que Re-

naud n'était plus en prison, son visage s'éclaira: —Sûrement, monsieur le Juge, vous avez bien travaillé là dit-il.

—Et vous, Lusa, n'allez-vous pas dire la vérité! —"Pâle que j'osais ren va!" —Ne revenez pas sur vos dernières déclarations. Il est avéré que vous avez vu.... et que vous avez entendu.... Oe que vous avez vu.... c'est la lutte entre le meurtrier et sa victime à moins que le meurtrier, ce ne soit vous.... Oe que vous avez entendu, ce sont les exclamations proférées par eux.... à moins que les cris étouffés de haine, de rage qui sont parvenus jusqu'aux oreilles de l'aveugle, ce ne soit vous qui les ayez poussés.... —"C'est point moi!" —"Alors, qui?" —"Je savions pas!" —"Vous mentez!.... Je préférerais beaucoup, pour vous, et dans votre intérêt, que vous me disiez: "J'ai vu.... et je ne vous dirai pas ce que j'ai vu!"

Mais le bon Pervenche, obéissant, domestiqua sur une garde prudente. —Il secoua sa lourde tête.... non sans s'être auparavant, gracieusement vigourement les cheveux, de ses cinq doigts.

Après quoi, il voulait bien livrer au juge le secret de son entêtement: —Et sa parole se fit sentences.

—Voyez vous, monsieur le juge, y avait que ceux qui n'avaient point de ne se trompaient jamais!

Le juge leva les épaules avec impatience: —Mais il n'y avait rien à faire. —Jadis, on eût mis Pervenche à la torture, et il aurait parlé! —M. de Saint-Oest se trouva vaincu, devant le mar de ce orgueilleux qu'il ne pouvait franchir, mais derrière lequel il voyait bien qu'il se passait quelque chose.

Il le garda sous les verrous. Tandis que Pervenche avait partagé son malheur avec Renaud, il avait montré un courage et de la galeté; mais lorsqu'il sentit qu'il était seul et resterait seul, lorsqu'il se vit séparé de son jeune maître, il eut moment de découragement et en rentrant dans sa cellule, il tangua sa cassette avec fureur sur son lit en marmonnant: —"Tout de même, y en a des choses qui pourraient parler, et qui ne parlent point...."

XIII. LA TRAHISON D'ELISE.

Des mois s'étaient écoulés depuis le meurtre: car l'enquête, retardée par les renseignements que le parquet français était obligé de prendre ou de contrôler en Allemagne, avait été pénible, cahotant de détails en détails,

avec des journées perdues à l'infini, malgré la bonne volonté témoignée de part et d'autre.

Malgré sa prudence, ses précautions, malgré l'épouvante que Joëtte éprouvait et qui lui faisait mettre son corps à la torture, le moment approchait où elle ne pourrait plus cacher son état.

Le moment où il faudrait tout avouer à Ollément-le-Doux!.... Quand Renaud reparut à la Faloise, ce fut une joie très grande; car l'instruction, dangereuse avec ses découvertes de chaque jour, n'avait pas été sans effrayer Ollément-le-Doux. Et du reste, il flottait sur cette affaire un brouillard qui n'était pas sans inspirer des craintes pour l'avenir. Devant les charges accumulées contre Renaud, Ollément se demandait s'il n'eût pas été préférable, pour le jeune homme, de sortir victorieux des débats publics de la cour d'assises, plutôt d'être renvoyé en liberté sur une ordonnance de non-lieu. Il avait peur que cette mesure, qui n'était qu'une demi-mesure, ne laissât survivre des doutes sur l'innocence de Renaud, et ses craintes de l'avenir avaient d'autant plus de raison qu'il ne connaissait pas les motifs secrets qui avaient dicté la décision du juge. Ces motifs, par un scrupule facile à comprendre, M. de Saint-Oest les avait gardés pour lui et avait tenu à ne les point livrer à la publicité. La première entrevue entre